

DU MONDE A SON MIRAGE LA REFERENCE AU REVE DANS LES ROMANS HISTORIQUES DE MARGUERITE YOURCENAR

par Paul PELCKMANS (Université d'Anvers)

Réduit par son métier d'empereur à n'avoir que des vellétés littéraires, Hadrien envisage pourtant un jour une composition plus ambitieuse : il entend y "faire entrer à la fois le sérieux et l'ironie, les faits curieux observés au cours de sa vie, des méditations, quelques songes..." (p. 455) [1]. Zénon, de son côté, caresse un instant le projet d'un *Liber singularis*, qui serait son autoportrait ; il y évoquerait "sa complexion, son comportement, ses actes avoués ou secrets, fortuits ou voulus, ses pensées, et aussi ses songes..." (p. 706). Les "songes", on le voit, apparaissent chaque fois en dernier lieu, assortis d'un indéfini qui les raréfie ou d'un adverbe qui en fait une manière d'ajout ; l'auteur a pourtant tenu à les faire figurer au sommaire de ces oeuvres restées l'une et l'autre à l'état de projet. Ces mentions marginales valent un compromis : nous croyons tous, aujourd'hui, que l'onirisme fournit une perspective privilégiée, voire irremplaçable, sur la complexion d'une âme ; une présence plus insistante aurait toutefois compromis le ton d'époque que la romancière entendait conférer à ses récits. Tant dans la Rome impériale que dans l'Europe des Guerres de Religion, les imageries nocturnes ne passaient pas encore pour receler de tels secrets psychologiques : on y retrouvait plutôt, dans la lignée d'Aristote, les dominantes des caractères, partant le redoublement pur et simple de la physionomie diurne la plus ordinaire des rêveurs ; les esprits friands de mystère, eux, préféraient s'orienter du côté de la prémonition. Des personnages trop soucieux de prognoses seraient, pour le lecteur moderne, inassimilables ; comme une curiosité moins ésotérique aurait vite fait de paraître, pour peu que les textes la développent, à sa façon anachronique, les *Mémoires d'Hadrien* et *L'Oeuvre au Noir*, auxquels j'ajouterai ci-dessous les récits plus brefs de *Comme l'eau qui coule*, ne ménagent au rêve qu'une place limitée.

[1] Références à Marguerite Yourcenar, *Oeuvres romanesques*, Paris, Gallimard, 1982.

Dans la mesure où c'est malgré tout un auteur du XXe qui y tient la plume, on peut cependant espérer que ces rares notations ne manqueront pas d'éclairer une dimension essentielle des romans où elles apparaissent. Auquel cas on s'attendrait qu'elles illustrent surtout leurs racines les plus spécifiquement modernes.

Hadrien vit intensément parmi ses proches ; ses allusions au rêve envisagent soit des communions élargies, qui débordent les limites imparties aux contacts ordinaires, soit au contraire un isolement fondamental. La première orientation est de loin la plus fréquente ; elle apparaît dès les premières pages des *Mémoires*, où l'empereur, après avoir évoqué ses empathies de grand sportif, voudrait rejoindre aussi les éléments :

Il y eut des moments où cette compréhension s'efforça de dépasser l'humain, alla du nageur à la vague. Mais là, rien d'exact ne me renseignant plus, j'entre dans le domaine des métamorphoses du songe. (p.291)

Ces "métamorphoses" permettraient ainsi de nouer des contacts habituellement inaccessibles. Contacts fragiles, mais qui ont leur prix ; sur son lit de mort, l'empereur se félicite d'avoir retrouvé sa

faculté de rêver (...) Si ce monde larvaire et spectral (...) nous offre une idée des conditions de l'âme séparée du corps, je passerai sans doute mon éternité à regretter le contrôle exquis des sens et les perspectives réajustées de la raison humaine. Et pourtant, je m'enfonce avec quelque douceur dans ces régions vaines des songes ; j'y possède pour un instant certains secrets qui bientôt m'échappent ; j'y bois à des sources... (p. 512)

A l'heure suprême, ces "sources" lointaines sont des souvenirs de jeunesse ; ailleurs, l'empereur apprécie de retrouver, au travers de liturgies qui se nourriraient de songes très anciens, des attaches plus lointaines :

Je me réjouissais que nos religions vagues et vénérables, décantées de toute intransigeance ou de tout rite farouche, nous associassent mystérieusement aux songes les plus antiques de l'homme et de la terre. (p. 372)

Du monde à son mirage

De tels propos sont d'un rationalisme exemplaire : le "monde larvaire" vaut moins que les clartés du bon sens, la vieille religion romaine est au contraire louée d'être vague puisque cela la rend désormais incapable de nuire. Ces précautions sauvegardent les prérogatives d'une lucidité qu'on dirait presque éclairée ; elle permet à l'empereur de se montrer sensible aux attraits d'un élargissement qui, plus aventureux sans doute que les contacts immédiats du quotidien, leur ajoute quelques ouvertures supplémentaires.

Les rêves de la solitude absolue ne se parent pas d'un tel charme ; Hadrien a pourtant du mal à les récuser de façon convaincante :

Je m'imaginai prenant la simple décision de continuer à aller de l'avant, sur la piste qui déjà remplaçait nos routes. Je jouais avec cette idée... Etre seul, sans biens, sans prestiges, sans aucun des bénéfices d'une culture (...). Il va de soi que ce n'était qu'un rêve, et le plus bref de tous. Cette liberté que j'inventais n'existait qu'à distance ; je me serais bien vite recréé tout ce à quoi j'aurais renoncé. Bien plus je n'aurais été partout qu'un Romain absent. Une sorte de cordon ombilical me rattachait à la Ville. (p. 323)

A ce "rêve monstrueux" (p. 323), Hadrien ne sait reprocher concrètement que d'être irréalisable ; il n'a pas de quoi argumenter la foncière immoralité d'une telle désertion. D'où, quelques années plus tard, ses réactions pour le moins ambivalentes devant les projets de Trajan vieillissant, qui poursuit au fond les mêmes chimères :

L'empereur (...), perdu loin de tout sur les routes de l'Asie, s'enfonçait gravement dans ses songes... Par malheur, ces songes étaient beaux. C'étaient les mêmes qui m'avaient autrefois fait penser à tout abandonner pour suivre au-delà du Caucase les routes septentrionales vers l'Asie. (p. 347)

Empereur à son tour, Hadrien renonce sagement à l'aventure ; comme, à ce moment, elle tourne déjà à la débâcle, nous ne saurons jamais s'il aurait su de même interrompre le succès. Le désir d'être utile, qui dominera son règne, ne s'enracine peut-être pas plus dans une solidarité qui serait vraiment immédiate :

Je vois une objection à tout effort pour améliorer la condition humaine : c'est que les hommes en sont peut-être indignes. Mais je l'écarte sans peine ; tant que le rêve de Caligula restera irréalisable, et que le genre

humain tout entier ne se réduira pas à une seule tête offerte au couteau, nous aurons à le tolérer, à le contenir, à l'utiliser pour nos fins; notre intérêt bien entendu sera de le servir. (pp. 372-73)

Le "rêve de Caligula" est assez révoltant pour sembler se condamner comme de lui-même ; on s'étonne moins ainsi que son successeur rabat lui aussi un règne incomparablement plus philanthropique sur un égocentrisme bien entendu. Hadrien ne parvient ainsi à stigmatiser pour de bon qu'une solitude qui ne s'est pas choisie, celle des fanatiques juifs, "vieillards emmurés dans un rêve de somnambule" (p. 479), qui se refusent aux blandices de la *pax romana*; s'y ajoute la sécession brouillonne des Titans, réduits par leur défaite à ruminer des protestations impuissantes :

Ces grands captifs du roc et de la vague, flagellés à jamais par un océan sans sommeil, incapables de dormir, mais sans cesse occupés à rêver, continueraient à opposer à l'ordre olympien leur violence, leur angoisse, leur désir perpétuellement crucifié. (p. 392)

Le rêve du départ absolu aura été "le plus bref de tous" ; Hadrien ajoute qu'il l'a marqué d'un sceau indélébile :

Ce rêve monstrueux, dont eussent frémi nos ancêtres, sagement confinés dans leur terre du Latium, je l'ai fait, et de l'avoir hébergé un instant me rend à jamais différent d'eux. (p. 323)

Les voyages incessants de l'empereur, qui se targue plus d'une fois de n'avoir de domicile ni d'attaches fixes nulle part, feraient à cet égard une synthèse de cette propension à partir et du dévouement à l'empire ; tout interprète de rêves étant freudien à ses heures, on me permettra de dire qu'il y a là une sublimation remarquablement réussie. La réussite n'est pourtant que temporaire : au moment de la guerre de Judée, qui représente la faillite de la paix qu'Hadrien avait voulu instaurer, la maladie le ramène un instant au niveau des Titans:

Le bruit de forge de mes artères me faisait vaguement penser à l'île des Titans au bord de la nuit. (p. 478)

Du monde à son mirage

Ces récurrences suggèrent que certaine sécession figure, dans *Mémoires d'Hadrien*, une situation existentielle première, jamais définitivement dépassée ; le goût des communions infinies serait alors une tentative de sortir de cet isolement. Pour situer cette problématique fondamentale, je suggérerais de la rattacher à une propension majeure de notre modernité : beaucoup d'anthropologues, aujourd'hui, estiment que le triomphe de l'individualisme, le retrait des appartenances est la caractéristique distinctive du monde qui nous entoure. Plus sensibles que leurs prédécesseurs du XIXe aux désagréments de cet effacement des adhésions indiscutées, ils ajoutent volontiers que, comme l'insertion holiste aura été, et de loin, le régime dominant de toute l'histoire universelle, l'individualisme reste "perpétuellement et irrémédiablement hanté par son contraire" [2]. Depuis les doléances romantiques sur le mal du siècle, la poésie et le roman se sont souvent attachés à ce *passif* de notre modernité ; il vaudrait la peine, je crois, de relire l'oeuvre de Marguerite Yourcenar dans la perspective d'un individualisme fondamental, à la fois inadmissible et indépassable.

Le holisme traditionnel se présentait d'abord comme une adhésion quasi instinctive au monde comme il va ; le rêve, dans *Mémoires d'Hadrien*, retrouve parfois quelque chose de cet assentiment. Ce voisinage, délicat à expliciter du fait que les adhésions qui s'y perpétueraient nous sont devenues à peine imaginables, se traduit surtout par des associations de mots, que leur récurrence interdit de considérer comme gratuites. Ainsi, trois contextes au moins rapprochent le rêve de l' "acquiescement". Voici d'abord la période savamment balancée où Hadrien s'extasie sur l'universalité de la langue grecque ; les antithèses symétriques y suggèrent des parentés :

Du cynisme à l'idéalisme, du scepticisme de Pyrrhon aux rêves sacrés de Pythagore, nos refus ou nos acquiescements ont eu lieu déjà; nos vices et nos vertus ont des modèles grecs. (p. 312)

L'acceptation côtoie de nouveau le rêve quand, pour dire le dévouement exceptionnel d'Antinoüs, Hadrien évoque ses "paupières si souvent baissées dans l'acquiescement ou dans le songe." (p. 405)

[2] Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Seuil, 1983, p. 28.

Ces juxtapositions prennent toute leur portée quand on se souvient qu'au cours des exercices philosophiques de la jeunesse d'Hadrien, le rêve lui facilite l'apprentissage de "la liberté d'acquiescement, la plus ardue de toutes" (p. 319) ; il s'agit alors de se rendre plus libre en apprenant à vouloir tout ce qui arrive. Hadrien y parvient en assumant ses rêves au même titre que ses desseins :

Je m'appliquais à faire fête au hasard, à jouir de ce qu'il m'apportait d'inattendu, et l'embuscade ou la tempête s'intégraient sans heurt dans mes plans ou dans mes songes. (p. 319)

L'efficace de la méthode ne se comprend que si l'on admet que toutes postulations imaginables s'inscrivent un jour ou l'autre dans la vie onirique ; celle-ci ébauche de ce fait une structure d'accueil universelle, à laquelle n'importe quel événement inattendu peut "s'intégr(er) sans heurt". Assoupli à ce point, le souci de choisir son sort retrouve de très vieilles docilités.

La voie du rêve permet, avec quelques autres, de savourer un instant de vastes accointances indéfinies ; on devine là le travail d'une nostalgie holiste. Dans la mesure où l'individualisme moderne se solde aussi par une érosion intime des rapports humains immédiats, qui risquent toujours de s'affaïsser sur le quant-à-soi des partenaires, la vertu liante de l'onirisme pourrait se dépenser aussi à ce niveau ; le décor antique des *Mémoires* imposait d'y faire plutôt appel aux prestiges du mythe. Du moins cet appel vient-il quelquefois, en vertu d'une association d'idées elle aussi immémoriale, à évoquer le rêve. Ainsi, au sujet du culte de Mithra :

Ces rites barbares, qui créent entre les affiliés des liens à la vie et à la mort, flattaient les songes les plus intimes d'un jeune homme impatient du présent, incertain de l'avenir... (p. 326)

Le taurobole, dans ce sens, consacre surtout un compagnonnage. Il noue en outre des rapports plus étranges, une mystérieuse fusion avec l'ennemi à abattre ; ces "rêves bizarres" (p. 327), contre lesquels l'empereur éclairé a "fini par sévir" (p. 327), avaient au moins pour eux de rompre un isolement :

Du monde à son mirage

Chacun de nous croyait échapper aux étroites limites de sa condition d'homme, se sentait à la fois lui-même et l'adversaire... (p. 327)

Le suicide d'Antinoüs renvoie lui aussi au peu de consistance des rapports humains ; cette mort offerte en sacrifice est d'abord une tentative désespérée de soustraire à toutes dégradations un rapport que, tant que le bien-aimé vivait, l'empereur, une fois les premiers émerveillements passés, cherchait obscurément à relâcher. Sa réserve s'exprime entre autres lors d'une visite à Troie :

Je trouvai quelques moments pour me recueillir sur la tombe d'Hector ; Antinoüs alla rêver sur celle de Patrocle. Je ne sus pas reconnaître dans le jeune faon qui m'accompagnait l'émule du camarade d'Achille : je tournai en dérision ces fidélités passionnées qui fleurissent surtout dans les livres ; le bel être insulté rougit jusqu'au sang. (p. 424)

Une fois de plus, le rêve -éveillé en l'occurrence- est du côté du lien recherché. L'empereur, pour sa part, se recueille ; le verbe suggère un retour sur lui-même -et le fait qu'il choisit d'aller méditer sur le tombeau de l'ennemi d'Achille prélude à ses paroles irréparables.

Le souvenir d'Achille reparait lorsque, l'apothéose d'Antinoüs rejoignant à son tour les routines d(e la) vie" (p. 510) d'Hadrien, un nouveau rêve vient compenser cette ultime infidélité. Sur une île perdue du Pont-Euxin, les amis héroïques de l'*Illiade* ont un temple commun, où des pèlerins recevraient leur visite nocturne :

Achille lui-même apparaît en songe aux navigateurs qui visitent ces parages ; il les protège et les avertit des dangers de la mer, comme le font ailleurs les Dioscures, et l'ombre de Patrocle apparaît aux côtés d'Achille. (p. 500)

La grâce, pour Hadrien mourant, est de pouvoir se sentir concerné par ce modèle héroïque. Par la suite ces apparitions lui inspirent, pendant quelques-unes de ses dernières nuits, de chercher à évoquer l'ombre de son ami ; à ce moment, les références religieuse et onirique se font indiscernables :

Parfois, à de longs intervalles, j'ai cru sentir l'effleurement d'une approche, un attouchement léger comme le contact des cils, tiède comme l'intérieur d'une paume. Et l'ombre de Patrocle apparaît aux côtés d'Achille... Je ne saurai jamais si cette chaleur, cette douceur

n'émanaient pas simplement du plus profond de moi-même, derniers efforts d'un homme en lutte contre la solitude et le froid de la nuit. Mais la question (...) a cessé de m'intéresser aujourd'hui (...). Mon âme, si j'en possède une, est faite de la même substance que les spectres. (p.510) [3]

Au lendemain du suicide d'Antinoüs, Hadrien s'entend prodiguer les consolations d'usage ; il rejette ces rengaines, qui évoquent entre autres la survie divine d'Antinoüs ou la suite des générations, par une formule cassante qui est la seule, dans les *Mémoires* [4], à récuser sans appel les rêves de l'attachement :

Je m'indignais de cette rage qu'a l'homme de ne pas reconnaître ses songes pour des songes. (p. 449) [5]

Le même refus domine les références oniriques de *L'Oeuvre au Noir*. Constamment soucieux de départager la réalité et l'illusion, Zénon évoque surtout le rêve pour dire le néant de celle-ci ; à l'en croire, il échapperait complètement au travers dénoncé par Hadrien :

J'ai rêvé mes songes ; je ne les tiens pas pour autre chose que des songes. (p. 654)

A faire le tour de ce réalisme, on s'aperçoit qu'il disqualifie le plus volontiers des styles de pensée qui affirment une solide appartenance réciproque de l'homme et de son monde. Les religions, l'établie ou les

[3] L'argument rappelle la phrase la plus célèbre de *The tempest*, déjà présente en filigrane dans un paragraphe où Hadrien, évoquant ses curiosités occultes, se souvient d'avoir vu apparaître "des figures qui semblaient faites de la moelle même de (ses) songes" (p. 427). Prospero disait : "... We are such stuff as dreams are made on, and our little life is rounded with asleep." (Acte IV, vv. 155-57). Il y aurait toute une étude à faire sur ces crypto-citations modernes dans les *Mémoires*.

[4] Sauf à y ajouter ce bref passage sur l'esprit des temps, auquel Hadrien entend conformer son règne : "J'aurai peut-être été le premier à y subordonner consciemment tous mes actes, à en faire autre chose que le rêve fumeux d'un philosophe ou l'aspiration un peu vague d'un bon prince." (p. 372) Ce type de docilité relève en tant que tel d'une attitude holiste, le songe étant ainsi récuser au profit d'un engagement plus poussé dans ce sens.

[5] Suggérons au passage qu'il vaudrait la peine de comparer le récit du deuil d'Hadrien aux réactions que Thomas Mann, dans *Joseph und seine Brüder*, attribue au patriarche Jacob après la mort présumée de son fils préféré. A lui aussi, la douleur

hérétiques, font une cible privilégiée : le chanoine Campanus découvre la secrète incroyance de son disciple à travers ses dédains pour “les pieuses rêveries du *Songe de Scipion*” (p. 577) ; les Anabaptistes s’acheminent vers “ce Münster de leurs songes” (p. 605), où le Royaume de Dieu glissera du “songe (au) cauchemar” (p. 608). Discutant avec l’évêque de Bruges, Zénon admet que l’hallucination laisse parfois entrevoir “un ciel authentique et un véritable enfer” (p. 792) ; cela semble assez déférent, mais il s’agissait surtout de “rend(re) à l’évêque sa politesse dialectique” (p. 792). Les *Prophéties comiques*, également lues au procès, révoltent au contraire les juges par les plaisanteries sur des croyants “endormis sur des plumes d’oiseaux et transportés au ciel des songes” (p. 800). Zénon s’est laissé séduire un instant par des spéculations moins communes sur l’*anima mundi*, que tels de ses contemporains croyaient, comme la psyché d’un chacun, perméable à la souffrance et à la sympathie ; il a renoncé aussi à cette homologie :

Les philosophes de ce temps postulent pour la plupart l’existence d’une *anima mundi*, sentiente et plus ou moins consciente, à laquelle participent toutes choses ; j’ai moi-même rêvé aux sourdes cogitations des pierres... Et pourtant... (p. 728)

L’alchimie propose de même une lecture conjointe de l’âme et de la matière ; elle devait échapper à ces exécutions sommaires, Marguerite Yourcenar tenant à lui emprunter quelques métaphores directrices de son roman. Après une première -et indispensable- initiation en Espagne, le jeune Zénon va pourtant “s’instruire ailleurs de sciences moins engluées dans la matière des songes” (p. 699). Bien plus tard, il se rend compte que sa vie ne ressemble pas mal à la phase dissolvante du Grand Oeuvre ; il se retient d’en conclure que les étapes unitives promises ensuite seraient “autre chose que des songes” (p. 703). Aussi

inspire un esprit critique dont cet homme épris d’histoires sacrées a peu l’habitude. A son confident Eliezer, qui lui rappelle les soumissions d’Abraham, il répond : “Tes yeux ont aussi peu contemplé Abraham que les miens. Tiens voilà le cas que je fais de tes discours édifiants, dans ma misère ! J’étais pur, mais Dieu m’a plongé dans la boue jusqu’au cou et les hommes dans ma situation s’attachent à leur raison ; n’ayant plus que faire des précieux ornements de la raison, ils la laissent aller nue. (Th. Mann, *Le jeune Joseph*, Paris, Gallimard, 1936 (trad. L. Servicen), p.247). L’apothéose d’Antinoüs est bien sûr impensable dans le décor monothéiste du roman biblique. Jacob cherche pourtant aussi à tromper et à magnifier sa douleur en se faisant l’artisan d’une nouvelle vie du disparu modelée sur de prestigieux scénarios mythiques.

comprend-il de reste que nombre d'esprits "judicieux (...) méprisent un savoir qui pourtant va loin, mais qui leur paraît englué dans un marécage de songes." (p. 720) Zénon lui-même lui préfère la médecine, qui fait "son principal sujet d'étude (...) Une once d'observation raisonnée valait en ces matières plus qu'une tonne de songes." (p. 689)

La référence au rêve continue ainsi, comme dans les *Mémoires*, à investir des passages où s'esquissent de larges rapports ; elle les transforme cette fois en vaines chimères. Comme pour mieux marquer le contraste, l'attitude accueillante d'Hadrien se prolonge, pour une manière de parodie, dans deux rêveries d'Henri-Maximilien, dont la demi-révolte constamment ambiguë éclaire, au long de la première partie de *L'Oeuvre au Noir*, la rigueur plus intransigeante de Zénon. Le premier est un rêve plus ou moins éveillé, dont les délices sont dès lors marquées au coin de la complaisance ; il instaure, au tout début du roman, une communion à la fois triomphante et facile :

Il dormait à demi ; ses chaussures pointaient vers le ciel comme des tours d'église ; les hautes avoines étaient une compagnie de lansquenets en souquenilles vertes ; un coquelicot était une belle fille au jupon fripé. A d'autres moments, le jeune géant épousait la terre. Une mouche le réveillait. (p. 561)

Le rêve convoque la religion établie (les tours d'église) et un fonds mythologique très ancien (les épousailles avec la terre) ; l'euphorie tous azimuts qu'ils encadrent est à la merci d'une mouche.

Le second passage dépasse quelque peu cet enthousiasme trop aisé. Nous sommes cette fois à Rome, "à deux pas du Panthéon" (p. 664) ; le souvenir d'Hadrien n'est pas loin. Souffrant de la malaria, Henri-Maximilien, qu'on nous disait pourtant "désabusé de l'Ausonie de ses rêves" (p. 659), se console

d'avoir à crever dans ce pays de fièvres, en songeant qu'après tout les morts y sont en meilleure compagnie qu'ailleurs ; ces retombées de voûtes aperçues par sa lucarne, il les avait peuplées d'aigles, de faisceaux renversés, de vétérans en larmes, de torches éclairant les funérailles d'un empereur qui n'était pas lui-même, mais une sorte de grand homme éternel auquel il participait. A travers les volées de cloches de la fièvre tierce, il avait cru entendre les fifres déchirants et les sonores trompettes annonçant au monde le trépas du prince...(p.664).

Du monde à son mirage

Que l' "empereur n'était pas lui-même" prouve que ce délire dépasse le narcissisme élémentaire ; la participation à une gloire à ce point stéréotypée le confine pourtant au niveau d'un accomplissement tout conventionnel. Le texte ajoute que "ces obsèques imaginaires furent (la) vraie mort" (p. 664) d'Enri-Maximilien ; c'est une façon d'enchaîner sur le récit de sa fin effective, qui ne lui vaut même pas ces accessoires.

Au niveau des relations concrètes aussi, le rêve, dans *L'Oeuvre au Noir*, amoindrit les liens au lieu de les confirmer. A Cyrien qui s'émerveille naïvement de rencontrer chaque nuit ses Anges, Zénon conseille de faire "de meilleurs rêves" (p. 733) ; il a même commencé par croire que les partenaires de ces agapes pourraient n'être que "d'astucieux sobriquets, ou tout simplement des songes" (p. 737). Zénon a tout intérêt à minimaliser cette aventure dangereuse ; lors de son expérience de l'abîme, la réduction s'opère d'elle-même -et englobe l'ensemble de ses attachements. Il constate alors que ses ferveurs les plus passionnées n'auront eu aucun effet durable, qu'elles ne lui laissent à distance qu'un souvenir quasi indifférent ; l'analogie du rêve lui éclaire ce contraste entre une fulguration momentanée et le néant consécutif :

Il en était des créatures abordées, puis quittées, au cours de l'existence comme de ces figures spectrales, jamais vues deux fois, mais d'une spécificité et d'un relief presque terribles, qui se détachent sous la nuit des paupières à l'heure qui précède le sommeil et le songe, et tantôt passent et fuient à la vitesse d'un météore et tantôt se résorbent elles-mêmes sous la fixité du regard interne. (p. 698)

La première de ces "créatures" a été abandonnée de propos délibéré. Quittant Bruges pour un départ qu'il croit définitif, Zénon donne un "anneau d'argent" (p. 599) à son amie d'enfance Wiwine Cauwersyn ; le geste, qui d'habitude scelle un engagement, paraît d'abord indécidable. Le texte affirme en effet que pareils dons visent à "se concilier on ne sait quels pouvoirs, ou au contraire (à) se libérer d'eux" (p. 599). Le second terme de l'alternative est pour le moins inhabituel [6] ; le texte l'introduit peut-être surtout pour souligner que le

[6] Dans l'évocation du "geste (...) qui au moment du départ donne, jette ou consacre quelque chose" (p. 599), le dernier verbe ferait penser à une prudence propitiatoire,

mensonge charitable, ici, s'accompagne d'un étrange plaisir à bafouer les rites de l'amour [7] :

Il ne comptait nullement revenir. Cette fillette n'aurait de lui que l'aumône d'un petit rêve. (p. 599)

Nous apprendrons, mais bien plus loin dans le roman, que Wiwine aussi finira par oublier tout à fait son "petit rêve" [8]...

La dureté de Zénon fait partie de son intransigeance ; celles de sa demi-soeur Marthe, infidèle à sa foi secrète comme à ses proches, relèvent de compromissions sans gloire. Un rêve de son adolescence annonce les dérobades à venir ; à ce moment, elle reproche à sa cousine bien-aimée Bénédicte Fugger de trahir leurs secrètes convictions évangéliques en se laissant forcer par sa famille à épouser le marchand Philibert Ligre. Le rêve, qui prolonge le grief, indique que la contrainte familiale seconde en réalité un consentement intime :

Martha rêva cette nuit-là que Philibert, ce saducéen, cet Amalécite au coeur incirconcis, emportait Bénédicte dans une boîte qui voguait toute seule sur le Rhin. (p. 628)

La "boîte" du ravisseur n'a pas besoin d'être très dirigée, elle "vogu(e) toute seule" dans le sens voulu. La géographie, bien sûr, s'y prête : pour aller de Cologne aux Pays-Bas, il suffit de descendre le Rhin ; Genève imposerait de remonter à contrecourant. N'empêche que le scénario exprime, sinon exactement un choix, du moins un laisser-aller ; la rêveuse, apparemment, ne s'en étonne pas. Bénédicte morte de la peste, elle acceptera à son tour d'épouser Philibert.

Vers la fin du roman, Martha évite d'intercéder en faveur de Zénon emprisonné à Bruges. A cette occasion, le texte note en passant qu'elle

un renoncement qui tâcherait de racheter d'avance les douleurs pires que pourrait infliger le sort (cf. la célèbre histoire de l'anneau de Polycrate chez Hérodote, *Histoires*, III, 39-43). Mais ce genre de précaution n'a guère cours au niveau du dialogue amoureux.

[7] Le dialogue correspondant de *D'après Dürer* était moins radicalement coupé, le mensonge charitable se faisant d'un commun accord tacite : "Cette fillette ne réclamait que le mensonge d'un petit rêve." (*D'après Dürer*, Paris, Grasset, 1933, p.37). La Wivine de *L'Oeuvre au Noir* espère plus et se heurte à un Zénon plus réservé.

[8] Cf. *L'Oeuvre au Noir*, pp. 825-26.

avait “bien des fois (...) rêvé” (p. 807) à son demi-frère, qui, médecin à Cologne du temps de la peste, avait percé à jour son peu d’empressement à soigner le mal contagieux de Bénédicté. Le remords de cette défaillance aurait pu la rendre plus généreuse en faveur de Zénon ; sa réaction étant ce qu’elle est, on note que le cauchemar la montre plus préoccupée du reproche que de la faute. Pour un peu, elle se réjouirait de la disparition du témoin gênant.

Les rêves de *L’Oeuvre au Noir* font douter de tous les rapports qui amènent à les évoquer ; leur proximité ravale les grandes insertions cosmiques comme les attachements affectifs au rang de fragiles chimères. Au seul moment du récit où Zénon semble près de consentir au monde comme il va, il passe, dans les dunes de Heyst, une nuit “sans rêves” (p. 764). De même, la seule fidélité que le rêve est admis à attester se réduit à une rémanence insignifiante : le “page caucasien” (p. 648) de Zénon a tout à fait oublié son idiome premier, dont “quelques mots seulement lui revenaient en songe” (p. 648). Hadrien aurait apprécié [9] ces bribes d’un monde lointain ; Zénon se félicite du “silence auquel (les) réduisait la difficulté des langues” (p. 648).

Que Zénon incarne une exterritorialité sociale plus retranchée sur elle-même que celle d’Hadrien, le constat n’est guère qu’un truisme. Pour achever de caractériser la position du premier, j’ajouterai que quelques autres références au rêve le montrent également éloigné de la belle assurance qui aura caractérisé, au long des temps modernes, les phases conquérantes de l’individualisme. Son destin singulier lui paraît parfois à peine plus consistant que les liens dédaignés :

Il pensait peu aux incidents de sa vie passée, déjà dissous comme des songes. (p. 685)

La vie elle-même, vue par un homme prêt à la quitter acquérait elle aussi l’étrange instabilité et la bizarre ordonnance des songes. (p.794)

Zénon ne fait aucune grande découverte et ne poursuit aucun dessein systématique ; son projet le plus audacieux ne semble pas avoir connu un début d’exécution :

En ses heures d’audace, il s’était pris à rêver d’ingénieur un automate moins rudimentaire que nous. (p. 691)

[9] Cf. p. ex. *Mémoires d’Hadrien*, p. 323.

Ce qui, en somme, nous ramène au titre du roman : Zénon représente un type d'individualisme qui ne cherche plus guère à rien construire, il se limite à la ferme décision de se tenir à l'écart de tout -et trouve là de quoi asseoir sa fierté :

Je sens malgré moi je ne sais quel dieu présent dans cette chair qui demain sera fumée. Oserais-je dire que c'est ce Dieu qui m'oblige à vous dire non ? (p. 821)

Le deuil d'Antinoüs aiguisant son esprit critique, Hadrien venait à côtoyer un bref moment les refus de Zénon ; au plus près de sa propre mort, celui-ci devance de même les euphories de Nathanaël et du petit Lazare. Zénon, en prison, s'est ouvert les veines ; il devine, quand il est déjà devenue impossible de le sauver, que son geôlier a fini par se douter de quelque chose :

Un moment plus tôt, une terreur eût saisi l'agonisant à l'idée d'être repris et forcé à vivre et à mourir quelques heures de plus. Mais toute angoisse avait cessé : il était libre ; cet homme qui venait à lui ne pouvait être qu'un ami. Il fit ou crut faire un effort pour se lever, sans bien savoir s'il était secouru ou si au contraire il portait secours. (p.833)

Ces ruminations à demi hallucinées se délectent d'un compagnonnage positif. L'aubaine, que Zénon accueille sans réserve apparente, est entièrement de son propre cru : l'amitié indubitable du survivant [10] se réduit en fait à la sécurité d'une fin désormais irréversible. Zénon s'est porté secours à lui-même ; il y trouve de quoi jouir d'une bienveillance offerte ou acceptée. A cet instant suprême, son quant-à-soi fléchit : il ne redécouvre pas autrui, mais s'enchanté d'une rencontre imaginaire.

Des mirages analogues traversent les rêves d'*Un homme obscur* et d'*Une belle matinée*. *Anna, soror...* s'inscrit de ce point de vue à une

[10] A en croire *Les yeux ouverts*, l' "ami" ne serait autre que le prier des Cordeliers, venu chercher Zénon à sa dernière heure. Aucun mot du texte n'appelle une telle glose. Une apparition effective du défunt détonnerait dans *L'Oeuvre au Noir* ; l'hallucination aurait pu aller jusqu'à nommer l'ultime ami, mais un délire à ce point gratifiant nous éloignerait plus encore de la rigueur habituelle de Zénon. Mieux vaut sans doute se souvenir que les interviews de Matthieu Galey sont contemporaines de la rédaction d'*Un homme obscur* ; cette variante de la fin de Zénon fait un trait d'union supplémentaire vers les complaisances de Nathanaël.

Du monde à son mirage

limite : le partenaire de l'inceste est l'être différent le plus proche qu'on puisse imaginer. L'anthropologie moderne explique même le tabou quasi-universel de l'inceste par le souci de préserver certaine ouverture sociale : où chacun aimerait près de soi, la cité s'éparpillerait en foyers isolés. Ce repli traditionnellement stigmatisé comme inadmissible devient ici la seule sortie hors de la clôture individualiste ; le père des amants ressent "on ne sait quelle envie, devant cette passion qui avait tout balayé autour d'elle, même la crainte du péché. L'amour avait épargné à Miguel l'épouvante d'être seul..." (p. 894)

Autour de cette attache, le rêve retrouve de très vieilles fonctions. Il illustre d'abord des désirs que le lecteur devine avant les personnages ; il serait oiseux de parler Freud au sujet de cette surprise de l'amour. Marguerite Yourcenar elle-même, dans sa *Postface*, évoque "l'apprêt qu'ont "les Songes" dans les tragédies d'autrefois" (p. 910) ; la formule se veut dédaigneuse, mais souligne aussi que l'amour d'Anna et de Miguel s'annonce tel un destin ; le lien qu'il noue n'en paraît que plus solide. Cette solidité s'avérera pourtant éphémère ; des deux références au rêve qui suivent la mort de Miguel, la première prévoit un oubli lui aussi inéluctable :

Elle se désespérait que tout cela était aussi passé qu'un songe, qu'elle n'en avait pas la preuve, qu'elle finirait par l'oublier. (p. 889)

Le seconde semble d'abord faire mentir cette prévision ; la précision du souvenir onirique y accuse par contraste le peu de mémoire du coeur :

Le visage du bien-aimé lui apparaissait parfois en songe, précis jusqu'au moindre détail d'un duvet sur la lèvre ; le reste du temps, il gisait décomposé dans sa mémoire comme don Miguel lui-même dans sa tombe. (p. 899)

Le protagoniste d'*Un homme obscur* est décidé à s'émerveiller de bien des choses. Comme Zénon, Nathanael invoque l'analogie du songe pour dire la fragilité de ses rencontres :

On ne comprenait pas pourquoi ces gens s'imposaient à votre esprit, occupaient votre imagination, parfois même vous dévoraient le coeur,

avant de s'avouer pour ce qu'ils étaient : des fantômes. De leur côté, ils en pensaient peut-être autant de vous, à supposer qu'ils fussent de nature à penser quelque chose. Tout cela était de l'ordre de la fantasmagorie et du songe. (p. 966)

Cela ne l'empêche pas de beaucoup apprécier quelques-unes de ces fantasmagories, ni même de s'extasier sur des bonheurs dont la fêlure ne se cantonne pas au niveau de l'éventualité solipsiste : les heures d'amour avec Saraï ne lui paraissent pas moins précieuses parce qu'il devine les arrière-plans très intéressés de sa complaisance. Nathanaël n'est plus l'homme d'une altière solitude : il observe les va-et-vient de ses congénères avec un intérêt évident, qui a oublié les mépris de Zénon. Aux moments de bonheur intense toutefois, l'autrui réel lui importe au fond assez peu ; les autres, alors, ne sont guère que des figurants, il suffit qu'ils se prêtent à ses mirages. Les rêves, par définition, ne requièrent même pas cette disponibilité, qui est toujours à quelque degré un heureux hasard ; la prédilection intime de l'homme obscur pour des ententes chaleureuses de part en part subjectives y transparait à nu.

Sur l'île des Monts-Déserts, Nathanaël adoucit les derniers instants du père Ange Guertin ; les rêves que lui inspire cette assistance évincent le mort :

Cet incident lui revint plusieurs fois en rêve par la suite, mais la personne à laquelle il apportait de l'eau changea souvent aux cours des années. Certaines nuits, il lui semblait que celui qu'il essayait de secourir ainsi n'était autre que lui-même. (p. 926)

Cela rappelle la fin de Zénon, qui ne savait plus très bien s'il était secouru ou s'il portait secours ; l'humaniste n'envisageait pas encore d'occuper les deux positions à la fois. Nathanaël n'y vient lui aussi qu'au terme de quelques tâtonnements ; se contentant d'abord de multiplier les bénéficiaires de son geste, il se réservait déjà le seul rôle vraiment important.

Dans la solitude de ses dernières semaines, Nathanaël vit un amour fantomal. Que cet homme seul se laisse aller à des rêveries érotiques, le contraire serait, dans un roman moderne, plus surprenant ; il était moins prévisible que ces assouissements voudraient passer pour un grand amour parce que "l'objet possédé comme en songe avait chaque fois le même visage" (p. 1010), celui de Mme

Du monde à son mirage

d'Ailly. Celle-ci, pourtant, n'aurait "jamais rien fait, dit, ou sous-entendu, qui lui permît d'user ainsi d'elle" (p. 1010) ; la notation est d'autant plus typique qu'elle n'est pas rigoureusement vraie, puisqu'il y a eu au moins le "baiser" (p. 994) de l'adieu. Nathanaël préfère garder l'entière initiative de son idylle. Cette liaison imaginaire lui fait un contact humain suffisant :

En dépit, d'une part, de l'obscurité ou de la pénurie, de l'âge ou de la laideur de celui qui désire, de l'autre, de la timidité ou de la pudeur de l'objet convoité, ou de ses propres désirs s'adressant peut-être à quelqu'un d'autre, chacun de nous est de la sorte ouvert et donné à tous. Même morte, il aurait encore pu jouir d'elle en songe. (p. 1010)

Une ouverture qui ne serait qu'amoureuse paraîtrait à plus d'un étroite ; le rêve du petit Lazare, dans *Une belle matinée*, l'élargit. Lazare se fait acteur ; ce n'est pas la camaraderie du milieu artistique qui l'attire, mais plutôt la perspective de pouvoir être, à lui seul, tout le monde :

Une fièvre de joie s'emparait de lui au sentiment d'être à la fois tant de personnes vivant tant d'aventures. Le petit Lazare était sans limites... (p. 1031)

L'individualisme moderne, disait Louis Dumont, est hanté par son contraire, un contraire auquel, par ailleurs, il répugnerait de toute façon à retourner ; Nathanaël et Lazare imaginent de l'intérioriser, ils s'offrent des contacts dont ils sont les seuls artisans et qui dès lors ne menacent pas la précieuse autonomie du Moi. Nous sommes loin de l'application d'Hadrien à savourer les attaches les plus lointaines et à se rendre utile ; Nathanaël est à l'occasion serviable, mais le profit que les autres peuvent retirer de ses gestes ne l'intéresse pas au premier chef. Ange Guertin disparaît des rêves inspirés par son agonie. Nous sommes loin aussi de Zénon : Nathanaël ne refuse pas toutes illusions puisque les plus belles lui assurent un monde bien à lui.

La courbe qui se dégage ainsi n'est assurément pas neuve ; mon parcours aura confirmé, par le biais du rêve, un contraste sensible dès la première lecture. Le rêve, dans ces récits, est un thème *contenu*, enfermé à l'intérieur de très étroites limites par le souci de respecter une couleur d'époque qui interdisait, pour la Rome impériale, pour la

Renaissance et pour le Siècle d'Or hollandais, de s'y attarder trop longtemps ; cette inscription réduite, propice aux exégèses détaillées, épouse l'évolution globale de l'oeuvre.

Nous n'avons heureusement pas, à partir d'une base aussi mince, à interpréter ces inflexions. Une lecture en termes de mythe personnel, qui pourrait prendre le rêve comme une métaphore malgré tout assez obsédante, recourrait aux lexiques de la pathologie : la psychanalyse, ici, découvrirait sans doute une inversion, un retrait des investissements objectaux. Hadrien oeuvre à la réalité, Zénon prend ses distances, Nathanaël et Lazare ne s'intéressent plus, en profondeur, qu'à leurs phantasmes. Précisons seulement que le terme "objectal", en analyse, met sur le plan le monde et les interlocuteurs humains ; la ferveur de Marguerite Yourcenar pour la nature n'a fait que croître -et si les rêves de Nathanaël s'y attardent peu, c'est d'abord que, dans ses deux îles, elle l'environne de toutes parts.

Les longs intervalles entre les grands romans invitent aussi à rattacher leurs contrastes à des évolutions moins personnelles. L'après-guerre des Nations Unies et de la reprise économique fut un ultime regain de l'optimisme éclairé ; c'est le moment d'Hadrien. Zénon renvoie à un autre ambiance, à un monde où la liberté s'appelait surtout contestation [11]. Dans nos années quatre-vingt, le retrait et l'abandon aux mirages narcissiques prennent souvent le pas sur l'engagement ; il y a beaucoup de cela dans *Un homme obscur*. Mais ces enracinements-là dépassent décidément l'horizon du rêve.

[11] Quelques passages des *Yeux ouverts* indiquent ces rapports. Cf. p. ex. p. 160.